

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

L'ÉCHO

DU

Cabinet de Lecture Paroissial.

Vol III

Montréal, (Bas-Canada) 2 Novembre 1861

No. 43.

SOMMAIRE :—Poésie : La fête de tous les Saints, par Turqueti.—Le jour des Morts.—Souscriptions en faveur des Acadiens.—Un nid d'aigle dans les Alpes, ou combat de dévouement entre trois frères pour sauver leur père.—XX. Guérison de Delphine Gibson.—XXI. Guérison de Alphonse Mercuro.—Lecture de M. Masseras, à l'Institut-Canadien-français.

POÉSIE.

Fête de tous les Saints.

Ouvrez-vous, cieus des cieus, portiques sans limite,
Royaumes étoilés dont la voûte palpite
Au bruit des concerts éclatants !
Palais du Dieu profond, du seul fort, du seul juste,
Tressaillez, rayonnez ; voici la fête auguste
De vos immortels habitants !

Et vous, ô temples saints, que la foi cherche et nomme,
Autels où Jésus-Christ meurt chaque jour pour l'homme,
Retentissez de tout côté ;
Plus de larmes de deuil, plus de voile funèbre,
Voici l'heure sublime où la terre célèbre
Les élus de l'éternité !

Oh ! que vos cieus sont beaux, Seigneur ! quel vaste espace,
Quel empire splendide où la foule se place
Sous l'éclair du même rayon !
Que de chants empressés se croisent, se répondent ;
Que de peuples divers se mêlent, se confondent
Dans une seule nation !

Nation résonnante et qui n'a dans sa gloire
Qu'une hymne à répéter, l'hymne de la victoire,
Car elle a vaincu pour toujours,
Car elle a triomphé des terrestres faiblesses ;
Nation radieuse et pleine d'allégresses,
Pour qui les siècles sont des jours !

Oh ! qui saurait nombrer tout ce flot d'auréoles ?
Oh ! qui saurait, aidé de nos seules paroles,
Décrire leur vive splendeur ?
Regardez : quel éclat dans cette cour céleste !
Tout est force et beauté : pas un seul front où reste
Le stigmate de la douleur.

Et pourtant ici-bas que d'angoisses subies
Pour atteindre à ce but qu'ils payaient de leurs vies,
Et que cherchaient leurs yeux mourants !
N'est-ce pas par les pleurs, par les tortures même,
Que se sont élancés jusqu'au trône suprême
Ces pacifiques conquérants ?

Ces guerriers n'avaient soif ni de sang ni de larmes,
Ils n'avaient pas besoin de recourir aux armes,

Leur puissance venait d'ailleurs ;
Ennemis de tout mal, ainsi que les apôtres,
Au lieu d'aller puiser dans les veines des autres,
Ils laissaient déchirer les leurs.

Ils ont vaincu pourtant. Là-haut, loin de l'abîme,
Ils recueillent le fruit de leur labeur sublime,
Dans des séjours délicieux.
Eternels possesseurs d'un bien que rien n'altère,
Ils jouissent de tout ; leur rêve de la terre
S'est réalisé dans les cieus.

Voyez-les par milliers, sous leur grand diadème,
Ces prêtres, ces vieillards, tous ceux que le Christ aime,
Car ils poursuivent son flambeau.
Voyez comme, à travers ces vagues de lumières,
Ils chantent rassemblés sur les marches premières
A la droite du saint Agneau !

Ici, sont les martyrs, ces cœurs fermes et calmes,
Qui de leurs échafauds entrevoyaient leurs palmes
Et se résignaient sans effroi :
Ici, ces hommes forts qui restaient purs et libres,
Même quand on fouillait dans leurs dernières fibres,
Pour en déraciner la foi.

Ici, les confesseurs dont Rome à l'agonie,
Dans ses raffinements de vengeance infinie,
Mutilait les membres épars ;
Et ceux qui, plus heureux, dans ces jours de colères,
Ne mouraient qu'une fois sous la dent des panthères
Moins féroces que les Césars.

Là, ces hommes d'espoir, ces chrétiens intrépides
Qui s'ensevelissaient au fond des Thébaidés,
Avec un désir immortel ;
Là, ces vierges d'amour, transfuges de la terre,
Tendres fleurs dont la vie enclose de mystère
N'eut de parfums que pour le ciel.

Là, les déshérités, les rejetés du monde,
Qui savaient supporter leur angoisse profonde
En levant seulement les yeux ;
Et tous les délaissés de l'époque où nous sommes,
Qui tombèrent un jour les plus obscurs des hommes,
Et qui sont ressuscités dieux.

Quiconque s'est lavé de l'humaine folie ;
Quiconque, loin du monde, a bu jusqu'à la lie
Le calice de l'abandon ;
Quiconque, retiré dans quelque solitude,
Sanctuaire de l'âme, a fait sa seule étude
De l'antique rédemption.

Ils triomphent là-haut, ils triomphent sans crainte ;
L'air impur d'ici bas ne porte plus atteinte
A leurs rêves de chaque jour.
Le bruit perpétuel de la plèbe insensée
Ne vient plus interrompre, au fond de leur pensée,
La douce extase de l'amour.

Et par-delà c'est Dieu : sa gloire est dans la nue,
Car l'ange même tremble à sa puissante vue,
Et s'enveloppe de terreur.
C'est de lui, c'est du fond de cette auguste enceinte
Que jaillit par torrents sur la milice sainte
L'éclair de l'éternel bonheur.

C'est à lui, c'est au roi du radieux empire
Que s'en va le parfum de tout ce qui respire
Dans les astres étincelans ;
C'est à lui que s'adresse, à lui que monte encore
L'immortel hosannah, plus vaste, plus sonore
Que la voix de mille océans.

Gloire à Dieu ! gloire à Dieu ! voilà le cri des mondes,
Le cri des infinis qui soulèvent leurs ondes,
Le cri des étoiles de feu ;
Et les saints animés, pressés du même zèle,
Les saints mêlent leur hymne à l'hymne universelle
En criant aussi : " Gloire à Dieu ! "

O vous que le Seigneur plaça près de son trône,
Heureux prédestinés que sa force environne
Et que nous prions à genoux :
Vous qui deviez un jour le voir et le connaître,
Habitants du grand ciel, hôtes du divin Maître,
Protégez-nous, défendez-nous !

Veillez sur nous, daignez, du haut de votre sphère,
Regarder un moment la terrestre poussière ;
Rendez notre chemin plus beau ;
Faites luire une flamme, un rayon dans notre ombre,
Afin que ce reflet de vos splendeurs sans nombre
Nous éclaire jusqu'au tombeau !

LE JOUR DES MORTS.

L'hiver approche et le feuillage des forêts se hâte de se parer de jaune, de rouge, de gris, de blanc et des mille couleurs de l'automne. Comme un flambeau qui se presse de jeter son dernier éclat avant de mourir, bientôt l'ouragan va passer, et sur sa route, il dépouillera les arbres des derniers restes de leur parure. Leurs feuilles emportées par les vents, après avoir tourbillonné quelques instants dans les airs, iront joncher nos champs et nos campagnes de leurs débris. N'est-ce pas là, l'image de la mort ?

L'Eglise, à la fin de chaque automne, nous rappelle la pensée de la mort, en nous invitant à prier pour nos amis qui ne sont plus, pendant tout un mois qu'elle consacre à leur souvenir. Car elle est salubre et consolante la prière pour les morts.

" La dévotion envers les morts, dit le Rév. Père Félix, n'est pas seulement l'expression d'un dogme et la manifestation d'une croyance, c'est un charme de la vie, une consolation du cœur ; et de tous les retranchements que le protestantisme a fait subir à l'intégrité de la doctrine et du culte catholique, le plus étonnant et le plus inconcevable est, sans contredit, celui qui, en supprimant la prière et le sacrifice pour les fidèles trépassés,

brise ce commerce sacré qui nous unit encore, après leur mort, à ceux que nous avons aimés pendant la vie. On dirait que la religion prétendue réformée a voulu montrer par cette froide réforme qu'elle n'est pas la religion qu'invoque notre cœur.

" Qu'y a-t-il, en effet, de plus suave au cœur que ce culte pieux qui nous rattache à la mémoire et aux souffrances des morts ? Croire à l'efficacité de la prière et des bonnes œuvres pour le soulagement de ceux que l'on a perdus ; croire, quand on les pleure, que ces larmes versées sur eux peuvent encore leur être secourables ; croire enfin que même dans ce monde invisible qu'ils habitent, notre amour peut encore les visiter par ses bienfaits : quelle douce, quelle aimable croyance ! et, dans cette croyance, quelle consolation pour ceux qui ont vu la mort entrer sous leur toit, et frapper tout près de leur cœur.

" Si cette croyance et ce culte n'existaient pas, le cœur humain, par la voix de ses plus intimes besoins et de ses plus nobles instincts, dit à tous ceux qui le comprennent qu'il faudrait les inventer, ne fût-ce que pour mettre de la douceur dans la mort et du charme jusqu'en nos funérailles. Rien, en effet, ne transforme et ne transfigure l'amour qui prie sur une tombe ou pleure dans des funérailles, comme cette dévotion au souvenir et aux souffrances des morts. Ce mélange de la religion et de la douleur, de la prière et de l'amour, a je ne sais quoi d'exquis et d'attrayant tout ensemble. La tristesse qui pleure y devient un auxiliaire de la piété qui prie ; la piété, à son tour, y devient pour la tristesse le plus délicieux arôme ; et la foi, l'espérance et la charité ne se rencontrent jamais mieux pour honorer Dieu en consolant les hommes, et mettre dans le soulagement des morts la consolation des vivants !

Ce charme si doux que nous trouvons dans notre commerce fraternel avec les morts, combien devient-il doux encore, lorsque nous venons à nous persuader que Dieu, sans doute, ne laisse pas ces chers défunts ignorants tout-à-fait du bien que nous leur faisons.

" Qui n'a souhaité, lorsqu'il priait pour un père ou un frère trépassé, qu'il fût là pour écouter ; et lorsqu'il se dévouait pour lui, qu'il fût là pour regarder ? Qui ne s'est dit en essayant ses larmes près du cercueil d'un parent ou d'un ami perdu :

" Si, du moins, il pouvait m'entendre, lorsque mon amour offre pour lui avec des larmes la prière et le sacrifice ! Si j'étais sûr qu'il le sait, et que son amour comprend toujours le mien ! Oui, si je pouvais croire que, non seulement le soulagement que je lui envoie arrive jusqu'à lui, mais si je pouvais me persuader aussi que Dieu daigne députer un de ses anges pour lui apprendre, en lui portant mon bienfait, que ce soulagement vient de moi ! Quel baume dans ma blessure ! Quelle consolation dans ma douleur ! "

" L'Eglise, il est vrai, ne nous oblige pas à croire que nos frères trépassés savent, en effet, dans le Purgatoire, ce que nous faisons pour eux sur la terre ; mais elle ne le défend pas non plus ; elle l'insinue, et semble nous le persuader par l'ensemble de son culte et de ses cérémonies ; et des hommes graves et honorés dans l'Eglise, ne craignent pas de l'affirmer.

" Quoiqu'il en soit, du reste, si les morts n'ont pas la connaissance présente et distincte des prières et des bonnes œuvres que nous faisons pour eux, il est certain qu'ils en ressentent les effets salutaires ; et cette ferme

croissance ne suffit-elle pas à un amour qui veut se consoler de la douleur par le bienfait et féconder ses larmes par les sacrifices ?

« Qui donc ne se sentirait heureux de pouvoir se rattacher, par un lien de fraternels dévouements, à une Institution qui aurait pour but spécial d'entretenir dans les âmes la mémoire des morts, et d'en faire sortir pour leurs souffrances un perpétuel secours ? Chaque famille, il est vrai, compte, au moins chaque année, un jour marqué par le trépas, qui revient pendant quelque temps raviver le souvenir des morts, et provoquer la prière en renouvelant les regrets.

« L'Eglise aussi a un solennel anniversaire où elle appelle la chrétienté toute entière au secours des *fidèles trépassés* ; mais qu'est-ce qu'un jour dans une année ? Et combien encore laissent passer ce jour du souvenir et de la prière dans les préoccupations où se perd la mémoire des morts ? C'est donc une bonne et salutaire pensée de créer une société religieuse, mise toute entière et toujours au service de ces morts si tristement oubliés, et d'y rattacher, par un lien plus ou moins étroit, toutes les âmes qui voudraient se vouer à ce service attendrissant. »

Nous sommes heureux de rappeler aux âmes pieuses que déjà cette Institution existe : l'*Union de Prières*, la Société de la *Bonne Mort* remplissent admirablement ce but ; elles soulagent, par la prière et l'amour de leurs associés les pauvres âmes qui soupirent depuis longtemps peut-être, après un lieu de rafraîchissement et de repos. Elles assurent au malheureux, dépouillé des biens de ce monde, les dernières prières de l'Eglise, et lui promettent que sa mémoire ne se perdra pas dans l'oubli et que des frères prieront sur sa tombe.

Tous ceux qui ont connu ce malheur, dans la vie à nul autre pareil, perdre son père, sa mère, ses frères, ses sœurs : Ceux surtout qui ont vu, avant l'heure, s'évanouir ces joies saintes du foyer qui ne reviennent plus, seront consolés de s'associer à une œuvre qui conspire avec toutes les tendresses fraternelles, pour sauvegarder le souvenir et soulager la souffrance des morts. Qui ne souhaiterait de se trouver pour le bonheur de ceux qu'il a aimés, dans cette fraternité de mérite et de sacrifice. Quelle consolation pour celui qui croit difficilement à l'efficacité de sa propre prière, de savoir que des supplications plus puissantes montent à Dieu pour le soulagement des siens !

C'est avec bonheur que nous terminons ces quelques lignes en engageant les fidèles de Montréal à assister, autant que possible, aux exercices qui se feront, chaque jour de ce mois, dans toutes les églises et chapelles, pour le soulagement des âmes du purgatoire. *De profundis.*

Souscriptions en faveur des Acadiens.

Le peuple Canadien, malgré les appels si fréquents faits à sa charité, vient de prouver, encore une fois qu'aucun sacrifice ne saurait l'arrêter, dès qu'il est question d'une œuvre patriotique.

A peine Québec a-t-il ouvert une souscription en faveur de nos frères les Acadiens, qu'aussitôt de nouvelles souscriptions s'ouvrent de toutes parts. Riches, pauvres, vieillards, jeunes gens, chacun veut contribuer, selon ses ressources, à ouvrir les portes du Canada à ce peuple

héroïque de l'Acadie auquel tant de liens nous rattachent.

C'est avec bonheur que nous applaudissons aux paroles si sympathiques de toute la presse en faveur de ce noble mouvement. Qu'elle persévère dans cette voie en mettant de côté tant de questions si irritantes et si capables de séparer des cœurs qui ne devraient jamais s'être.

Montant des souscriptions :	Québec,	\$444 00
“ “ “	Montréal,	560 00
	Total,	\$913 00

Un Nid d'Aigle dans les Alpes.

ou

COMBAT DE DÉVOUEMENT ENTRE TROIS FRÈRES POUR SAUVER LEUR PÈRE.

A une lieue nord-est d'Annecy, en Savoie, se trouve une plaine d'environ deux lieues de largeur, un vrai ruban d'émeraudes, rehaussé par un cadre de montagnes qui en relève pittoresquement la beauté ; c'est la majestueuse vallée de Sallanches, ainsi nommée d'une petite rivière. A gauche se déroule un amphithéâtre de bois, de chalets, de champs cultivés ; puis s'étale Sallanches avec ses maisons blanches, ses dix-sept cents habitants et son clocher poli comme l'étain ; à droite, gronde et scintille la cascade de Chède, torrent fantastique qui tombe d'une hauteur de quatre cents pieds, et qui se bifurque vers sa partie supérieure sur un bloc arrondi de rocher, pour faire rejoindre ensuite et croiser ses deux branches limpides, blanches et brillantes comme la rosée du matin.

Plus loin, on aperçoit une montagne verte, couronnée par de larges bancs de rochers. On dirait une vieille forteresse de géants.

Plus loin encore, mais bien plus loin, derrière un rocher, noir comme un amas de charbon, on distingue un toit, une habitation ; c'est la chaumière du vieux *Bernard*. Cette chaumière rappelle une aventure émouvante, comme il en arrive de temps à autre dans les Alpes.

Un jour, Bernard n'avait pu se lever, et il fallait qu'il fût bien malade pour rester au lit. Il avait cependant essayé, mais il était retombé sur son grabat, comme tombe un arbre qu'on vient de couper par le pied.

Père, tu es bien malade, lui dit Pierre, un de ses garçons ?

— Oui, enfant.

— Je vais aller chercher le médecin de Sallanches.

Pierre part aussitôt et revient avec le docteur.

Le médecin savoyard s'avance avec la gravité d'un juge de paix en fonctions ; il tâte le pouls, fait tirer la langue, exécute une grimace, et grasseye en tapotant la joue du bon vieux : « Ce ne sera rien, mon ami, ce ne sera rien. »

Mais il a fait un signe aux trois garçons, qui étaient là debout, bouche béante, front découvert, et dans l'anxiété d'accusés attendant leur sentence.

Les voilà tous quatre réunis dans un coin ; le docteur hoche la tête et il avance démesurément la lèvre inférieure.

C'est grave ! mes enfants ! c'est grave. A la lourdeur du pouls, aux traits altérés du visage, j'ai l'idée d'une

fièvre pernicieuse. Nous sommes en plein accès dans ce moment-ci ; mais, l'accès fini, il faut absolument du sulfate de quinine.

De qui... de quoi... monsieur le docteur ?

De quinine, mes amis ; une substance qui coûte fort cher et que vous trouverez à Sallanches, bien sûr. Entre les deux accès, il faut en faire prendre au moins pour trois francs ; au surplus, je vais écrire mon ordonnance. Vous savez lire, vous, Guillaume ?

Oui, monsieur.

Vous veillerez à l'exécution.

Soyez tranquille, Monsieur le docteur.

Trois francs dans les montagnes des Alpes représentent plus de trois pièces de vingt francs dans nos grandes villes de France. Quand le médecin fut parti, Guillaume, Pierre et Jean, les trois fils de Bernard, se regardèrent avec inquiétude ; il y avait en tout dix-sept sous dans la maison.

Ecoutez, dit Pierre, je connais dans la montagne un moyen de gagner, dès ce soir, trois ou quatre pièces de cinq francs.

Ah bah ! firent les deux autres jeunes gens.

J'ai déjà vendu le butin avant d'en être le maître, c'est-à-dire que je l'ai proposé à un marchand naturaliste de Sallanches. La seule chose qui me retenait, c'est le danger qu'il faut courir ; mais, pour la conservation du vieux père, il n'y a plus rien à calculer. Si nous voulons, nous l'aurons dans deux heures ; il s'agit d'un nid d'aigles bâti dans un épouvantable précipice.

C'est moi qui l'irai chercher, dit Guillaume.

C'est moi, dit Jean, je suis le plus jeune, et je risquerai quelques années de moins que vous deux.

Non pas, non pas, reprit Pierre, je l'ai découvert.

Je suis l'aîné, j'ai mon droit d'aînesse, j'espère bien, fit Guillaume.

Les trois jeunes gens voulaient se dévouer, et la discussion devenait d'autant plus intéressante, que l'on se disputait à qui serait tué, car le péril était effrayant, le précipice épouvantable, et le nid convoité à peu près inaccessible.

Ecoutez, dit Pierre, il y a moyen de tout arranger ; nous allons tirer au sort. Ecris trois numéros, Guillaume ; voici mon chapeau de montagne ; le numéro 1 descendra et ramènera le nid.

Guillaume prit une allumette qu'il alluma pour la noircir ; il fit trois morceaux d'une vieille carte plantée dans la cheminée, écrivit 1, 2, 3, puis fit trois rouleaux qui furent jetés dans le chapeau. Oh ! tous les cœurs battaient outre mesure. Le vieux Bernard râlait la fièvre, et chacun de ses garçons voulait avoir la consolation de jouer sa vie pour sauver celle de son père.

Le sort tomba sur Pierre ; c'était lui qui avait fait la découverte du nid, les démarches à Sallanches, la communication à ses deux frères : cette bonne fortune lui était bien due. Il alla tout d'abord embrasser Bernard.

— Adieu, père, adieu.

— Où allez-vous, enfants ?

— Travailler pour avoir le médicament que le médecin a prescrit.

— Vous m'abandonnez ?

— Nous ne serons pas longtemps absents, père, mais nous avons besoin d'être ensemble.

— Qu'allez-vous donc faire ?

— Nous vous dirons à notre retour ce que nous aurons

fait ; en attendant, prenez bien patience et priez Dieu qu'il nous bénisse.

Et chacun des trois fils embrasse successivement le père malade. Guillaume détache de la muraille un vieux sabre, qui avait appartenu à Bernard quand il servait dans les cuirassiers. Jean va chercher dans un coin une vieille corde qui aidait les montagnards à abattre les arbres. Pierre court s'agenouiller devant une bâtisse antique qui se dressait dans la montagne, et contenait, dans l'une de ses anfractuosités, une petite statue de la Sainte Vierge, une de ces colonnes comme on en voit par milliers en Italie, et qui sont consacrées au pieux souvenir de la sainte Mère de Dieu.

Les trois jeunes gens partent, arrivent au bord du précipice et y organisent l'attaque du nid. Le danger n'était pas seulement dans la possibilité d'une chute de plus de cent pieds, mais encore dans l'agression des oiseaux de proie que pouvait contenir l'abîme. Celui que le sort avait désigné pour une si périlleuse entreprise était un beau jeune homme d'environ vingt-deux ans, d'une force athlétique et ne reculant jamais devant les difficultés. Ayant donc mesuré hardiment la profondeur qu'il doit parcourir, il se ceint d'une corde à gros nœuds, que ses frères se chargent d'abaïsser ou de hisser à volonté ; puis, muni du sabre de son père, il descend jusque dans le précipice. Il arrive heureusement jusqu'à l'interstice qui recèle le nid d'aigle. Ce nid contient quatre aiglons à plumage isabelle clair : c'est un trésor pour le courageux montagnard, et son cœur palpite de joie à la vue d'un si riche butin. Malheureusement le plus difficile n'est pas accompli : il faut remonter avec cette proie, et c'est là surtout que se trouve le péril.

Pierre prend le nid, l'enlace dans sa main gauche, et tient à sa droite le sabre tranchant dont il s'est armé. Déjà la voix du jeune chasseur a retenti joyeusement dans les cavités sonores du précipice.

Je les tiens ! je les tiens ! ils sont à nous ! Enlevez ! crie-t-il à ses frères, enlevez !

Déjà la corde se meut dans un mouvement ascensionnel, lorsque tout à coup Pierre se voit assailli par deux aigles énormes qu'il reconnaît à leur fureur et à leurs cris pour le père et la mère des petits dont il s'est emparé.

Courage, frère, défends-toi, n'aie pas peur, exclament Guillaume et Jean !

Pierre serre le nid d'aiglons contre sa poitrine, et, de sa main droite, il fait le moulinet avec le grand sabre de Bernard. Alors s'engage une lutte épouvantable : les aigles crient, les aiglons crient plus fort, le montagnard siffle et brandit son sabre avec dextérité ; le sabre brille au soleil comme l'éclair ; comme la foudre, il frappe les aigles, qui ne s'en montrent que plus acharnés ; il frappe le roc, dont il fait jaillir des étincelles.

Tout à coup la corde qui soutient le jeune homme au-dessus des profondeurs de l'abîme est ébranlée par un choc inattendu. Pierre lève les yeux, et il s'aperçoit que dans ses évolutions, tout en faisant le moulinet avec son sabre, il a touché la corde, et que cette corde de salut est déjà tranchée à moitié. Qu'elle casse, et le montagnard est perdu, et son butin roule avec lui dans le précipice, et le vieux Bernard court le danger de mourir, faute d'un médicament que ses fils ne pourront acheter !

Quels sont ceux qui, pendant un sommeil agité, durant une nuit de cauchemar, n'ont pas rêvé qu'ils tom-

baient dans un précipice, ou qu'on les jetait par une croisée? Ceux-là comprendront le coup terrible que dut éprouver le montagnard, quand il aperçut sa corde entamée, et qu'il comprit l'imminence du péril.

Les yeux de Pierre, démesurément dilatés, restèrent immobiles un instant, puis se fermèrent avec effroi. Un frisson glacial parcourut tout son corps; il faillit lâcher du même coup et le nid qu'il rapportait, et le terrible sabre qui lui servait de défense.

Au même instant, l'un des aigles s'abat sur sa tête, cherchant à lui déchirer le visage; alors notre montagnard se ranime, fait un suprême effort et se débat le mieux qu'il peut. Jamais un homme ordinaire n'en aurait eu la force. Mais Pierre songe d'une part à son vieux père, de l'autre à la Sainte-Vierge qu'il avait implorée avant son expédition. Il a le bonheur de réussir.

La corde monte, monte toujours; des voix amies sont entendre des paroles d'encouragement et de triomphe; mais Pierre était hors d'état de leur répondre. Quand il eut atteint le bord du précipice avec le nid d'aigles qu'il n'avait point abandonné, ses cheveux, auparavant d'un beau noir d'ébène, étaient devenus si complètement blancs, que Guillaume et Jean eurent peine à reconnaître leur frère.

Mais qu'importe! Les aiglons sont de l'espèce la plus rare. Les jeunes gens les portent immédiatement à Sallanches, les vendent et achètent du sulfate de quinine pour le vieux Bernard. Le médecin, en venant le voir le lendemain, le trouva en convalescence et le jugea sauvé.

Quant à Pierre, il avait été s'agenouiller devant la statue de la Sainte Vierge, pour la remercier de lui avoir conservé la vie. On ne l'appelait plus dans la vallée de Sallanches, suivant l'habitude des campagnes, que Pierre le Blanc; et ce surnom lui est resté.

PARISER.

XX.—GUÉRISON DE DELPHINE GIBSON (1859.)

Delphine Gibson, âgée de onze ans et demi, fille de Jean-Baptiste Gibson, et de Josepte Joannis son épouse, fut atteinte, à l'âge de cinq ans, d'une affection aux yeux par suite des fièvres scarlatines qu'elle avait eu alors; et à la suite desquelles elle était restée aveugle pendant neuf jours. Après qu'elle eut recouvré l'usage de la vue, l'affection dont nous parlons continua toujours; et malgré les remèdes qu'on employait, elle occasionnait journellement une suppuration abondante. Enfin, comme la lumière ordinaire, même celle du jour, était insupportable à l'enfant, on fut contraint de la tenir continuellement dans un appartement obscur.

Elle demeura dans ce triste état l'espace de cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à ce qu'on se fut adressé à Notre-Dame de Pitié pour obtenir sa guérison. Durant ce temps, un médecin lui avait donné ses soins sans lui procurer aucune espèce de soulagement; ensuite Mme Gibson s'était adressée à un autre docteur qui n'obtint non plus aucun résultat; du moins celui-ci ayant proposé un certain traitement à employer, Mme Gibson s'y refusa abso-

lument, ce moyen lui paraissant trop incertain, et d'ailleurs trop périlleux pour la vue de l'enfant.

C'est pourquoi elle finit par remettre son sort entre les mains de Notre-Dame de Pitié, à laquelle elle fit une neuvaine de prières; ayant déjà promis précédemment de faire porter à sa fille des robes bleues pendant deux ans. Sa confiance ne fut point trompée, car chaque jour de la neuvaine, lorsqu'elle faisait, sur les yeux de l'enfant, une onction avec de l'huile de la lampe de la statue miraculeuse, elle y remarquait, avec joie, une sensible amélioration. Enfin, à sa grande et bien vive satisfaction, l'enfant se trouva totalement guérie trois semaines environ après la neuvaine, au mois d'octobre 1859. Depuis elle a constamment joui d'une vue parfaite, et aujourd'hui elle s'applique à la lecture et au travail sans ressentir aucune fatigue.

Ainsi l'a déclaré Mme Gibson en témoignage de la vérité; et cette déclaration a été signée par Delphine Gibson elle-même, par Lucie Gibson, sa sœur, et par la Sœur Sainte Thais de la Congrégation de Notre-Dame, témoins l'une et l'autre de la maladie de Delphine et de sa parfaite guérison.

SR. STE. THAIS,
DELPHINE GIBSON,
LUCIE GIBSON.

XXI. GUÉRISON D'ALPHONSE MERCURE EN 1856.

Nous venons de raconter la guérison de Delphine Gibson; voici la relation de celle d'Alphonse Mercure, né avec un vice de conformation à l'œil gauche.

Alphonse, fils de M. Joseph Mercure et de Dame Julie Cochin, son épouse, né à Montréal, le 26 février 1856, vint au monde avec un défaut organique à l'œil gauche dont on ne voyait que le blanc et une petite partie de la prunelle. Comme ce défaut de conformation affligeait beaucoup sa mère, elle s'adressa à Notre-Dame de Pitié, à qui elle promit de porter l'enfant devant sa statue miraculeuse et d'y faire brûler un cierge, si elle obtenait sa guérison.

Il y avait quinze jours que l'enfant était né lorsque cette promesse fut faite; et elle fut si pleinement exaucée, que l'œil prit sa place naturelle dans les quinze jours suivants. L'enfant n'a plus rien éprouvé depuis de cette infirmité, et ses yeux sont parfaitement réguliers; en sorte qu'en le voyant on ne soupçonnerait pas aujourd'hui, qu'il y ait jamais eu dans ses yeux aucun vice de conformation naturelle.

Telle est la déclaration qu'ont faite M. et Mme Mercure et qui a été signés par M. Mercure et par deux de ses enfants.

JOSEPH MERCURE,
ANGÉLIQUE MERCURE,
JOSEPH MERCURE.

Montréal, le 2 novembre 1860.

Lectures de M. Masseras,
A L'INSTITUT CANADIEN-FRANÇAIS.

(Extrait de l'Ordre.)

(Suite.)

De 1789 à 1820, on ne voit apparaître qu'une seule fois la question de l'esclavage; c'est à propos de la loi sur la traite dont il a été question plus haut. En revanche, par deux fois, la sécession est mise sur le tapis. En 1798, à propos de la loi des étrangers et de sédition, Jefferson présenta, dans la législature du Kentucky, une série de résolutions qui protestaient contre les lois votées, proclamaient le droit de chaque Etat à prononcer souverainement sur une mesure votée par le Congrès. M. Madison en fit autant dans la législature virginienne. Les choses n'allèrent pas plus loin, mais la doctrine n'en était pas moins posée.

Elle l'était, quelques années plus tard d'une manière bien plus catégorique, par les Etats de la Nouvelle-Angleterre eux-mêmes. En 1807, pour éviter des difficultés avec l'Angleterre et la France, on décréta l'embargo; une très-vive agitation éclata dans la Nouvelle-Angleterre; cette agitation s'accrut encore après la déclaration de guerre, en 1812. Plusieurs Etats de la Nouvelle-Angleterre firent opposition à la guerre, même pendant la guerre, et refusèrent d'y contribuer. Le cri de paix séparée s'éleva, et, le 15 décembre 1803, se réunit à Hartford (Connecticut), une convention où siégeaient 12 délégués du Massachusetts, 7 du Connecticut, 4 du Rhode-Island, 2 du New-Hampshire et 1 du Vermont. Cette Convention passa des résolutions préliminaires dans lesquelles se trouvait, entr'autres, la déclaration suivante :

“Que dans le cas d'une infraction dangereuse de la constitution, relativement à la souveraineté des Etats et à la liberté du peuple, c'était non-seulement le droit, mais le devoir d'un Etat d'interposer son autorité pour les protéger; et si le cas était trop pressant pour admettre aucun délai, les Etats pouvaient être leurs propres juges et exécuter leurs propres décisions. . . .” Ils recommandaient alors aux Etats d'attendre les dernières mesures dont les menaçait le Congrès, selon que le cas l'exigerait, de prendre les moyens qu'ils jugeraient nécessaires pour protéger leur souveraineté, les droits et les libertés de leurs citoyens.

Ici, vient se placer la première lutte à propos de l'esclavage. En 1808, le Missouri se présenta pour être admis dans l'Union, et pour la première fois s'offre la délicate question de savoir si on admettra de nouveaux Etats à esclaves. C'est ici seulement que se dessina la séparation du Nord et du Sud, telle qu'elle existe aujourd'hui. La dispute dura trois ans. Au mois d'avril 1821, le Missouri fut admis avec le compromis de 360,30.

Mais dans cet épisode même, nous trouvons la preuve que l'esclavage n'était pas la pierre d'achoppement unique. Dès le lendemain, on ne parle plus d'esclavage, et c'est la question du tarif qui devient le champ de bataille. La guerre de 1812 avait rendu la Nouvelle-Angleterre plus manufacturière et moins commerciale, elle voulait la protection. Le Sud qui avait consenti en 1817, au tarif élevé dans l'intérêt du trésor, n'en voulait plus. La lutte aboutit, en 1828, au décret de ce qu'on appela le “Tarif noir” qui était presque prohibitif. Ici se place la troisième tentative de Sécession.

Depuis cette date jusqu'en 1849, l'éternel combat continue sur le terrain de la Banque Nationale, du tarif et des améliorations. Mais l'esclavage ne fait qu'y apparaître un instant, à propos de l'annexion du Texas.

On voit donc que la lutte a duré 60 ans avant de s'arrêter sur le terrain de la question de l'esclavage. L'esclavage n'a été pour rien dans les trois tentatives de sécession qui viennent d'être rappelées. Cet antagonisme entre le Nord et le Sud n'eût pas été irrémédiable, si l'on se fut attaché à l'adoucir dans un esprit de conciliation permanent et mutuel. Mais tout au contraire, les points de conflit, au lieu d'être adoucis, étaient mis en relief sur tous les points imaginables. De là une surexcitation constante qui devint bientôt un besoin. En parcourant l'histoire des E.-U., on

est frappé d'y trouver la politique constamment montée au diapason qu'elle n'atteint en Europe que dans les grandes crises nationales. Les hommes politiques sont obligés de donner un UT de poitrine continuel. De là deux effets déplorables: d'abord la perte d'une perception bien nette de la grandeur réelle des questions, ensuite l'habitude de ne penser absolument qu'à la question dont on nous assourdit dans le moment.

La voix des hommes, dont la vue porte plus loin et qui voudraient faire de la politique d'ensemble, est étouffée par les vociférations des meneurs qui exploitent la sensation de l'heure présente. C'est pourquoi les hommes politiques ont fait place aux *politiqueurs* de profession.

Ça été là un des plus grands malheurs des Etats-Unis. Le pouvoir a été envahi, d'abord, par des médiocrités tapageuses, puis par des intrigants remuants, enfin par des spéculateurs sans foi, ni loi. Le gouvernement qui doit être une science et un dévouement est devenu une affaire.

La sécession, avant d'éclater violemment dans les événements, était partout, dans l'éducation, dans la famille, dans la religion, dans les assemblées politiques... etc... L'individualisme dominait partout, et les idées comme les intérêts s'isolaient de la veille comme du lendemain. Rien n'était attaché à une tradition, à un passé quelconque, à une famille d'idées.

L'Américain apprend à lire, écrire et compter. Il lit la bible, l'histoire des E.-U. et les journaux; il ne reçoit aucun autre enseignement religieux, philosophique, historique que ceux-là. On ne lui donne aucune habitude d'analyse et de comparaison. Il lit tout comme une affiche que le vent déchirera demain, et dont on ne conserve aucun souvenir. Il lit les journaux au jour le jour sans s'irriter de leurs contradictions, ou plutôt sans s'en apercevoir, car il a oublié aujourd'hui ce qu'il a lu hier. La question du jour est toujours la plus importante, et l'on parle presque en mêmes termes de la chute d'un clocher que de la chute d'un Etat.

La sécession était dans les conventions politiques qui se divisaient à l'infini. Les minorités ne se soumettaient plus aux majorités. A côté de la convention, exprimant l'opinion de la majorité du parti, se formait presque invariablement une seconde convention, composée de la minorité, et posant des candidatures indépendantes.

La sécession était dans l'église, se divisant en près de quatre cents sectes. La chaire (protestante) était devenue une tribune politique, et avait perdu son influence en la mettant au service des partis et des passions. Les aspirants-fondateurs d'églises étaient presque aussi nombreux que les fidèles.

La sécession était dans la famille, dans l'indépendance des enfants vis-à-vis du père de famille. Une jeune fille de 16 ans desirait-elle se marier contre le gré de ses parents, elle quitte tout simplement le domicile paternel, et revient le lendemain avec le mari de son choix. Le fils part à 20 ans, en oubliant de faire ses adieux; il revient à trente ans comme s'il rentrait d'une simple promenade. Un jour, M. Masseras était à dîner dans une maison de pension; entre un jeune homme, on le salue; il distribue quelques poignées de main, s'informe négligemment de la santé des personnes de la maison et se met tranquillement à table. C'était là le retour du fils de la maison absent depuis 14 ans.

Tout ce qui n'était pas corruption en matière d'affaires publiques, était indifférence, ignorance ou scepticisme.

Dans un tel état social la première grande crise devait faire écrouler l'édifice.

Lors de la candidature de M. Buchanan à la présidence, M. Masseras eut avec lui une entrevue dans laquelle le futur président lui dit deux choses qui le frappèrent. M. Masseras demandait à M. Buchanan, s'il n'y avait pas pour l'avenir, et même dans le présent, des dangers de dissolution. M. Buchanan dit qu'il ne pouvait répondre avec certitude de ne pas se tromper.

On a si souvent crié au loup, à propos de tout, dit-il, que lorsqu'il viendra, personne ne l'attendra plus.

M. Masseras lui ayant dit qu'en France la république était impossible, parce que tant que l'éducation politique du peuple ne serait pas faite, la minorité ne se soumettrait pas à la majorité et

qu'elle irait même jusqu'à la révolte. M. Buchanan répondit : « Eh ! bien, nous en sommes là, nous aussi.

C'est au milieu de cet état social que se produisit véritablement la question de l'esclavage. Elle fut soulevée par la demande de la Californie d'être admise dans l'Union. Le Sud ne vou'ait pas de la constitution votée à San-Francisco. La lutte fut longue et présenta un trait assez caractéristique et curieux. Le général Fremont (alors colonel) délégué de la Californie, avait reçu instruction, dans le cas où l'Etat ne serait pas de suite admis, de le déclarer indépendant, et de se présenter comme ambassadeur de la république Californienne auprès de la république des Etats-Unis, c'était encore de la sécession.

Le dernier grand honnête homme de l'Union, Henry Clay, sava tout. Il consacra à cette tâche les dernières forces de son âme et les derniers jours de sa vie. Le compromis de 1850 fut passé. La Californie fut admise telle qu'elle se présentait. Le Nouveau-Mexique fut organisé en territoire, l'esclavage y étant facultatif. La loi pour l'extradition des esclaves fugitifs fut adoptée.

Le compromis du Missouri était écarté ; c'était un mal ; mais il n'eut pas été grand si, en 1855, M. Douglas, en quête d'un cheval de bataille politique, n'eût présenté le projet de loi de Kansas-Nebraska. La loi, en elle-même, était bonne, mais tombant dans l'arène décrite plus haut, elle devint simplement le champ de bataille des *politiqueurs*.

Ce fut si bien un expédient politique, qu'il était notoire pour tout le monde que jamais le Kansas ne pourrait être un Etat à esclaves. Mais le parti *mêlé* aux abois, après avoir essayé en vain du *Know-Nothingism*, se jeta sur cette question. La Nouvelle-Angleterre cria à la liberté humaine menacée, et se mit à coloniser le Kansas. Le Sud vit là un défi, et s'arma de son côté. A l'ombre de cette lutte, le parti républicain grandit et s'organisa. Par suite de ce besoin d'exagération dont il a déjà été parlé, ses organes grossirent la question au-delà de ses proportions réelles. Le Sud fut menacé, attaqué chaque jour. On parla non pas de s'opposer à l'extension de l'esclavage, mais de l'abolir. Les *politiqueurs* du Sud, de leur côté, exagérèrent le danger aux yeux de leurs constituants, et leur firent croire qu'à la candidature de l'extrême Nord, il fallait opposer une candidature de l'extrême Sud. Des intrigants politiques aidant, le candidat républicain, M. Lincoln, fut élu par une minorité.

DEUXIÈME LECTURE.

Récapitulons : Faute de circonstance : antipathie originelle.

Faute commune au Nord et au Sud : Décadence morale et politique.

Faute du Nord : Avoir menacé le Sud dans sa sécurité sociale plus encore que dans ses droits.

Faute du Sud : N'avoir pas profité des moyens qu'il avait en main pour triompher dans la campagne présidentielle, et reculer au moins le péril. Lincoln est élu par une minorité, grâce aux divisions du Sud.

La tentative de John Brown en Virginie, saluée par les imprudents applaudissements du Nord, avait été le fatal précurseur de la crise, le signal lointain de la guerre civile. Ce jour-là, le Nord applaudit le commencement de la fin. Brown a enfanté les cinquante mille soldats du Sud. Les coups de canon qui se font entendre sur les bords du Potomac ne sont que l'écho des coups de fusils de l'échafourée de Harper's Ferry et des applaudissements du Nord.

Mais tant de causes de sécession existant entre le Nord et le Sud, comment se fait-il qu'elle ait éclaté si tard ? La raison en est évidente. L'histoire politique des Etats-Unis, peut se diviser en trois périodes.

La première période comprend le temps des grands Présidents, imbus de l'esprit des premiers temps de la république. Cette époque finit avec le général Jackson.

La seconde période va jusqu'à 1850. La cupidité et la corruption dévorent la société américaine ; mais leurs désastreux effets sont en partie neutralisés par l'immense influence des illustres disciples des fondateurs de la république. Ces grands hommes, Henry

Clay, Calhoun, Benton, etc.... qui n'avait plus assez de puissance pour arriver au pouvoir, en avaient encore assez pour préserver de la ruine un dernier foyer de principes, et pour arrêter le gouvernement sur la pente de sa chute.

Ces grands hommes morts, la troisième période commence et en même temps le règne sans contrôle des *politiqueurs*. Sous leur direction, l'Union va se perdre dans la guerre civile. L'œuvre créée par Washington, sauvée par Henry Clay s'écroule, en même temps que le souvenir de leurs conseils et l'enseignement de leurs exemples s'effacent complètement des âmes, et disparaît des mœurs politiques en pleine décadence.

Je ne sais si vous partagerez mes conclusions, dit l'orateur ; mais pour moi, le résultat de cette longue étude rétrospective a été de me faire voir, dans la rupture de l'Union, un événement préparé de si longue main et si profondément par les circonstances, qu'il devait se produire inévitablement un jour ou l'autre, et que maintenant qu'il s'est produit, il doit être considéré comme irrémédiable. On répare un édifice parfaitement solide dont un accident a ébranlé toutes les parties ; mais un bâtiment sapé de toutes parts, sans cohésion dans ses parties, comment le réparer ?

Le Sud s'est soulevé à propos de l'esclavage, mais non pas à cause de l'esclavage. C'est une nationalité particulière qui rompt une association antipathique à sa nature et à ses intérêts.

Le mouvement des Etats-Unis, se rattache d'ailleurs au travail général des nationalités en ce moment. Le loi des similitudes rapproche certains peuples séparés, la loi des antipathies en porte d'autres à reprendre leur autonomie. C'est tout cela qui rend la séparation irréparable.

L'orateur termine par les paroles suivantes prononcées à New-York en 1839 par l'un des anciens présidents des Etats-Unis, John Quincy Adams :

« Le lien indissoluble qui existe entre les divers Etats de la Confédération se trouve, après tout, non dans le droit, mais dans le cœur. Si jamais il doit arriver un jour (que le ciel veuille l'éloigner), où l'affection mutuelle du peuple de ces Etats doit cesser ; où l'esprit fraternel sera place à l'indifférence, et où les rivalités d'intérêt produiront la haine, les liens de l'association politique ne tiendront plus longtemps mis des hommes qui ne seront plus rapprochés par le magnétisme des intérêts conciliés et des sympathies amicales, et il vaudrait alors beaucoup mieux pour les peuples des Etats Désunis, se séparer amicalement, que de maintenir l'Union par la contrainte et la force.

M. Masseras récapitule sa première lecture. Il caractérise de nouveau et avec un rare bonheur d'expression la situation morale des Etats Unis, au moment où éclata la crise. Les marchands, dit-il avaient envahi tous les temples, le temple de la patrie, comme le temple de Dieu, et il n'y avait personne pour les en chasser. Le sol de la liberté est fertile, mais mouvant, il perd en cohésion et en profondeur ce qu'il gagne en étendue. Aux Etats-Unis, la base de l'édifice constitutionnel était minée, et rien ne le soutenait plus, lorsque le vent de la tempête vint en frapper le sommet.

L'orateur raconte deux faits piquants de mœurs politiques. Causant un jour avec un républicain honnête, M. Masseras lui disait que ce qui le consolait un peu du triomphe du parti républicain, c'est qu'avec ce parti, le pays aurait une administration honnête.

« Bah ! dit le républicain honnête homme, nous ne vaudrions pas mieux que les démocrates ! » Vers le même temps, se trouvant en partie de chasse dans les environs de New-York, il entre se reposer dans un hôtel allemand. L'aubergiste débute par lui parler politique. Or, comme parler politique à un journaliste à la campagne, c'est jouer un air d'orgue à un professeur d'orgue en vacance, M. Masseras, impatienté, demande à son hôte si son zèle républicain vient de ce qu'il aspire à la Vice-présidence ou à l'emploi de Collecteur du port de New-York. Non, dit l'allemand, mais on m'a promis que je serais maître-de-postes de mon village.

La Providence a donné trois avertissements à l'Union, avant de lui imposer le terrible châtement qu'elle subit en ce moment, les difficultés du Kansas, la révolte des Mormons dans l'Utah, et la tentative de John Brown. Elle a méconnu ces enseignements qui

lui disaient, que si elle ne s'arrêtait pas dans la voie qu'elle suivait la guerre civile allait remplacer les luttes constitutionnelles.

La question de l'esclavage fut posée par la candidature de M. Lincoln. L'élection d'un démocrate eut été facile, si le Sud ne s'était pas divisé; sur 4,500,000 suffrages, M. Lincoln n'en a obtenu que 1,500,000.

La crise aurait pu même être retardée, si au lieu d'un homme inconnu et médiocre, comme M. Lincoln, on eut élu un homme d'une longue expérience politique, comme M. Seward; mais les *politiqueurs* ne le voulurent pas. L'aveuglement fut général. Dieu avait marqué la limite fatale de la prospérité des Etats-Unis.

Cet aveuglement était tel qu'une partie du commerce de New-York signa une adresse au peuple, dans laquelle on disait que le seul moyen d'assurer à jamais la prospérité et la paix des Etats-Unis, c'était de voter pour Lincoln.

Le 10 novembre, la Caroline convoque une convention et appelle 10,000 hommes sous les armes.

La ruine financière commence, toutes les banques suspendent leur paiement, sauf celle de New-York; malheureusement les spéculateurs de New-York la dissimulent et maintiennent, par des manœuvres de bourse, une prospérité factice. C'est un malheur, car si la ruine publique avait suivi sa pente, sans temps d'arrêt, la crise née d'une question d'argent eût été évitée par l'interruption décisive des intérêts mis en péril.

Mais rien ne put arracher l'esprit public à sa trompeuse sécurité, et à l'empire fatal des *politiqueurs*. Après chaque événement on se contenta de dire: "Ça ne peut pas durer." L'esprit public profondément troublé ne pouvait recouvrer son équilibre et son bon sens.

Le Sud et les hommes modérés du Nord firent de grands efforts de conciliation; et c'est une justice à rendre à Jefferson Davis qu'il lutta jusqu'au dernier moment pour empêcher une rupture définitive. Pas moins de 60 projets de compromis furent soumis et discutés; ce qui faisait dire à un diplomate: "Le poisson est bon, mais je vois préparer tant de sauces, que j'ai peur que les cuisiniers ne s'entendent pas."

La crise suivit son cours. Le fait le plus remarquable et le plus décisif fut peut être la séparation de la Louisiane. La Louisiane est, comme le Canada, un pays profondément Français.

Elle a gardé toutes les qualités de son origine. La Louisiane hésite avant de prendre les résolutions décisives; mais lorsqu'elle les prend, elle en prévoit toutes les conséquences, elle est résolue d'y entrer toute entière et de les défendre coûte que coûte.

Les premières paroles du nouveau Président prouvèrent qu'il n'était pas à la hauteur de la situation et qu'il ne la comprenait pas. La crise lui semblait, comme à tant d'autres, une crise artificielle, il ne voulait pas de concessions au Sud. Il s'en tenait à la *plateforme* de son parti.

Les *plateformes* avaient remplacé les principes. Pour les *politiqueurs*, les *plateformes* des partis étaient tout, le pays n'était rien. M. Lincoln avait, comme tous les *politiqueurs*, une confiance illimitée dans la *plateforme* de son parti, et s'imaginait qu'elle contenait le salut de la patrie. Ceci rappelle une anecdote. Un orateur faisait un discours électoral. Ce discours contenait tout ce que contiennent d'habitude les discours de ce genre, un peu de constitution, beaucoup d'union, quelques drapeaux étoilés et autres ingrédients populaires. L'orateur ayant placé la constitution sur la *plateforme*, s'écria d'une voix tonnante: "La constitution durera autant que cette plateforme." Au moment où il disait cela, en frappant la *plateforme*, elle s'écroula, emportant dans sa chute la constitution et l'orateur. *Plateforme* et constitution devaient en effet s'écrouler en même temps.

Pour composer son cabinet M. Lincoln pouvait choisir entre deux éléments, les hommes modérés du parti républicain ou les hommes violents. Il préféra satisfaire tous ses partisans au risque de perdre la situation, il fit entrer les deux éléments dans le cabinet. Au lieu de convoquer lui-même une convention de tous les Etats-Unis pour remettre en leurs mains le sort de la patrie en danger, ce qui aurait eu infailliblement pour résultat l'adoption

d'un compromis et la pacification, il déclara simplement qu'il accepterait une pareille convention si on la convoquait. Le sentiment du danger était enfin partout, mais ce qui manquait, c'était l'initiative de la pacification. Cette initiative appartenait au Président. Il ne la comprit pas ou ne voulut pas la comprendre.

Dans une pareille situation, et avec de tels hommes au pouvoir, la guerre était inévitable.

Elle éclata. On connaît le premier acte d'hostilité, l'attaque et la chute du fort Sumter. Ici se place un incident émouvant. C'était le 13 avril 1861, un vendredi et un 13. D'heure en heure, les journaux recevaient des dépêches télégraphiques contradictoires. Les unes disaient que le feu allait s'ouvrir, les autres que non. Cela dura toute la nuit. Enfin, à 3 heures, arriva une dernière dépêche contenant ce simple mot: "Guerre."

On m'a accusé, dit l'orateur, d'être sécessionniste: eh bien! je puis dire que personne, peut-être, dans l'union, n'a ressenti une plus profonde émotion que moi en lisant ce mot terrible. Spectateur presque désintéressé des prospérités de ce grand peuple, je m'étais habitué à compter pour lui sur une large part des bienfaits de la Providence et sur un immense avenir; en le voyant entrer dans un abîme dont Dieu seul connaît le fond, j'ai éprouvé une des plus grandes douleurs publiques de ma vie. J'ai comme senti sur mon âme le poids de cette grande chute.

On a dit qu'une indignation générale avait éclaté à la nouvelle de l'attaque du fort Sumter; cela est inexact. Le sentiment public n'est pas sorti des bornes de ses excitations ordinaires, d'une agitation presque enfantine. La ville de New-York s'est subitement parvoisée de drapeaux, non pas à mi-mat comme on l'aurait compris, mais de drapeaux fièrement déployés dans les airs. Et l'improvisation d'une armée a commencé!

Ce n'est que quelques jours après, que le sentiment public s'est élevé au dessus de son niveau ordinaire, et que le *Herald*, qui avait publié, la veille, deux articles en faveur du Sud, devenait l'organe fougueux du sentiment public en faveur de l'Union et tonnait contre le Sud.

Ici l'orateur suspend le récit des faits pour examiner, qui a tort du Nord ou du Sud, ou plutôt les torts respectifs du Nord et du Sud.

(A continuer.)

Les veillées Canadienne; traité élémentaire d'agriculture, par F. M. F. Ossaye. 1 vol. in-12o br., 20 cts.

Traité élémentaires de Botanique, par l'abbé L. Provancher, curé de St. François, Montmorency, ouvrage illustré de plus de 80 gravures sur bois. 1 vol. in-12o br., 40 cts.

Les servantes de Dieu en Canada, 1853. Essai sur l'histoire des communautés religieuses de femmes de la province, par C. de Laroche-Héron, in-8o br., 25 cts.

Catéchisme Politique; ou éléments du droit public et constitutionnel du Canada mis à la portée du peuple, par A. Gérin-Lajoie, in-8o br., 25 cts.

Le foyer Canadien ou le mystère dévoilé. Nouvelle du jour de Noël, par Maple Knob, (traduit par H. Emile Chevalier) in-8o br., 25 cts.

Dictionnaire Historique des Hommes Illustres du Canada et de l'Amérique, par Bibaud, Jeune, président général de l'Institut polytechnique. Docteur-Honoraire de la Faculté des Droits de l'Université de St. Jean de New-York. Professeur de Législation au Collège Ste. Marie, etc. En 8 livraisons, broché 60 cts. relié \$1.

Des Presses à air dilaté d'Euèbe Sénécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.